

Histoire de la folie

LE MONDE | 05.11.1999

Par

PATRICK KECHICHIAN

Un court-circuit. La nuit qui tombe sur toute lumière que la raison, ou ce qui en avait les apparences, s'attachait à établir. La folie comme mise en abyme de la pensée. Ou l'inverse. Une pensée qui, cependant, ne perd, au sein même des ténèbres qui l'affectent, ni son pouvoir ni ses moyens. C'est au titre de ces figures, plus qu'à celui de la philosophie - même si on peut le déplorer -, que le nom de Louis Althusser hante sourdement la vie intellectuelle française de ce dernier quart du siècle. Hantise presque muette qui ressemble à une fascination, ou plutôt à une sidération. Il ne faut d'ailleurs pas juger trop vite ou trop sévèrement ce silence : il est à la mesure d'une tragédie qui, au travers des terribles singularités d'une existence, met en crise ce qui avait le poids d'une certitude collective, d'une conviction partagée, d'une croyance.

C'est de ce silence, de cette angoisse diffuse à l'échelle d'une génération, que le livre d'Eric Marty tente de nous extraire. Pour cela, l'ouvrage ne propose pas une fresque des années 70, un « Althusser et son temps », mais l'histoire, comme l'écrit Marty, de leur « entre-dévoration ». A n'en pas douter, cet essai suscitera des questions, sans doute des révoltes et des contestations. Mais il sera difficile de ne pas saluer l'effort de l'auteur pour réfléchir librement à ce qui est bien plus large et profond que le « simple » « cas Althusser ». Loin des outrecuidances interprétatives, qui ne sont que des balbutiements, loin des censures désolées, le travail d'Eric Marty prend en compte tous les visages du philosophe marxiste. De ces visages que l'on peut être tenté de séparer, il montre les traits communs et postule l'unité. Cette physionomie reconstituée n'est pas rassurante à contempler. Crispée par sa propre angoisse, elle fait peur, suscite le recul plus encore que la compassion. Mais, en même temps, l'énigme est trop forte, d'où naît le désir légitime de comprendre -

comprendre du moins ce qui peut l'être. Certes, avec ce livre, tout n'aura pas été dit, mais rien de ce qui est connaissable et lisible n'aura été, par prudence ou révérence, laissé à l'écart.

L'histoire de ce que Marty nomme un « passé très récent » pourrait ressembler à un film en accéléré. En l'espace de quelques années, tous les plans se sont mêlés, le plus intime rejoignant et s'accordant au planétaire. Beaucoup, traumatisés, ont vu leurs certitudes voler en éclats. Le collectif s'est défait autour d'un trou noir. C'est comme si des instruments de calcul et d'analyse du monde que l'on pensait fiables s'étaient soudain révélés, à la lumière de cette accélération, sans efficacité ni valeur. Comme si de la « transformation du monde » à l'égarément il n'y avait qu'un pas. Celui qui venait d'être franchi. Nous sommes dans les années 60-70 à Paris, à l'ombre du Panthéon, dans le petit carré de l'Ecole normale supérieure. Un homme est là, un professeur remarquable, généreux et respecté, un philosophe de réputation internationale, la grande figure intellectuelle d'un Parti communiste alors puissant. Althusser est, depuis la publication de Pour Marx et du collectif Lire « Le Capital », en 1965, le représentant d'une ligne de fidélité au dogme marxiste-léniniste, le penseur intransigeant de l'antihumanisme théorique et des appareils idéologiques d'Etat. Ses séminaires de la rue d'Ulm, moins publics que ceux de Lacan ou que le cours de Foucault au Collège de France, sont l'un des lieux stratégiques de l'intelligence philosophico-politique. La théorie y est une pratique. Dans le même temps, les proches, élèves et amis d'Althusser, connaissent sa fragilité mentale, les nombreux séjours en clinique psychiatrique ou chez les psychanalystes, les cures de sommeil et d'électrochocs, les oscillations entre phases maniaques et dépressives.

Le matin du dimanche 16 novembre 1980, Louis Althusser sort en grand désordre de l'appartement de fonction qu'il occupe à l'école avec sa femme, Hélène Rytman. Il vient d'étrangler celle-ci. Interné à Sainte-Anne, il bénéficie - verbe qui résonne avec une funeste ironie - d'un non-lieu en février de l'année suivante. On entendra à ce propos quelques lamentables commentaires journalistiques. Le retentissement de l'événement est considérable. Confusément, on devine que ce drame privé

possède, ou recouvre, une autre dimension, et qu'on ne l'aperçoit pas encore.

Dans un grave et beau texte paru en 1993, « Althusser, Don Quichotte et la scène du texte », Jacques Rancière - qui fut l'un des proches du philosophe -, dans une perspective opposée à celle d'Eric Marty, expliquait : « Il y a au coeur de l'éclair althussérien quelque chose dont il est difficile de parler, mais qui est pourtant central : une pensée de la folie, un rapport rigoureux institué entre la folie de l'histoire et le risque d'une folie de l'intellectuel » (in *La Chair des mots*, Galilée, 1998). Pour Marty, « la folie d'Althusser ne semble receler aucune dialectique historique possible : folie sèche, folie pauvre, folie égoïste, emmurée (...) , elle peut même être lue comme la clôture symbolique ou comme le crépuscule de [la] modernité ».

Le film pourrait s'arrêter là. Mais non. A la fin de l'hiver 1985, Althusser, ce « sujet sans procès », rédige en quelques semaines - « d'abord pour mes amis, et pour moi s'il se peut » - un texte autobiographique proprement sidérant, dont il explique le projet : « ... Si je n'avais pas eu ce bénéfice [le non-lieu] , j'aurais dû comparaître. Et si j'avais dû comparaître, j'aurais eu à répondre. Ce livre est cette réponse à laquelle autrement j'aurais été astreint. » Il est encore plusieurs fois interné. Il meurt le 22 octobre 1990, quelques jours après son soixante-douzième anniversaire. Un an plus tôt, le mur de Berlin était tombé.

Mais cette autobiographie, *L'Avenir dure longtemps*, édité en 1992 par Olivier Corpet et Yann Moulier-Boutang (Stock-IMEC), en même temps que le premier volume d'une biographie d'Althusser par ce dernier (Grasset), n'est que le chapitre initial d'une masse d'écrits posthumes de toute époque qui continuent à voir le jour (toujours Stock-IMEC, six volumes parus). Leur nombre dépasse largement celui des ouvrages publiés du vivant du philosophe. « De sorte qu'aujourd'hui Althusser est l'un des plus prolifiques écrivains posthumes de notre temps », écrit Marty.

Ainsi, à l'événement du meurtre, s'ajoute un très singulier geste autobiographique. Un geste que l'on pourrait croire rassurant : revenu à la raison, le fou va donc se raconter et s'expliquer... C'est le contraire qui a lieu, car « seul ici le fou parle et dit la vérité quoi

qu'il dise ». Un jeu de masques et de leurres se déploie, avec le recours constant au « carnavalesque ». L'imposture est revendiquée ; elle « n'est pas autre chose que la pensée mise à nu, la vérité de la pensée, son essence, en tant qu'elle est impossible », écrit l'essayiste. Une ironie crépusculaire et solipsiste - Marty insiste sur le caractère « opaque et intransitif » du propos et sur la « posture hermétique » de celui qui le tient - emporte l'ironiste et, avec lui, son auditeur. Maître de la partie dont il a établi les règles, Althusser dynamite toute idée de « pacte autobiographique ». « Car (...) cette autobiographie est moins la restitution du passé que son hallucination à partir du présent - un présent monstrueux, immobile, arrêté », souligne Marty. L'affirmation centrale de *L'Avenir dure longtemps* est celle-ci : « Les hallucinations sont aussi des faits. » C'est, pour Eric Marty, un « énoncé philosophique au sens (...) où il promet une philosophie matérialiste (au sens althussérien) de la folie ». Le philosophe, sous le masque du dément, s'arroge ainsi une vertigineuse latitude . « Ce qui frappe, de manière générale, c'est comment Althusser, tout en étant victime de la folie, en est en même temps le maître. » Ce mouvement de retour sur soi dont l'un des buts est de prendre la psychanalyse à revers et de damer le pion des analystes, René Diatkine en tête (la relation avec Lacan est plus complexe), condense les données antérieures de l'existence et du travail d'Althusser. A partir de ce point focal, de ce « présent immobile », Eric Marty va repérer les équivalences entre la folie et le concept : celui, bien étrange, de « matérialisme aléatoire », par exemple. A propos notamment de l'antihumanisme d'Althusser - qu'il rapproche, au sein de la nébuleuse structuraliste, de Foucault et de Lévi-Strauss -, avec Sartre en ligne de mire, les analyses d'Eric Marty sont tout à fait éclairantes.

Mais Eric Marty, répétons-le, ne s'arrête pas à l'étude d'un cas individuel, aussi étonnant, énorme et sans exemple fût-il. Il a pressenti qu'il fallait aller plus loin, qu'il était temps d'ouvrir le procès qui n'avait pas eu lieu, sous une instance à présent libre des passions partisans. Même sévère et sans concession, c'est une forme d'hommage rendu à la vérité et à celui qui devint impuissant à la servir : le philosophe Louis Althusser.